

Commentaire à propos de notre dossier sur l'histoire du mouvement marxiste-léniniste

Le maoïsme québécois : héritier d'une sinophilie qui s'ignore

Serge Granger

Rituels et cérémonies du pouvoir du XVIe siècle au XXIe siècle
Volume 14, numéro 1, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055108ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1055108ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Granger, S. (2005). Commentaire à propos de notre dossier sur l'histoire du mouvement marxiste-léniniste : le maoïsme québécois : héritier d'une sinophilie qui s'ignore. *Bulletin d'histoire politique*, 14 (1), 309–314. <https://doi.org/10.7202/1055108ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Commentaire à propos de notre dossier sur l'histoire du mouvement marxiste-léniniste : Le maoïsme québécois : héritier d'une sinophilie qui s'ignore

SERGE GRANGER

Historien

Chargé de cours UQAM, UQAC et Université de Sherbrooke¹

À la suite de la lecture du *Bulletin d'histoire politique* (BHP, vol. 13, n° 1) de l'automne 2004, je me permets de mettre en perspective l'impact de la Chine sur le marxisme québécois. Les auteurs du BHP mentionnent tous la Chine mais aucun ne lui prête un poids historique dans l'évolution de la société québécoise. Cet article vise donc à exposer un phénomène qui semble toujours occulté, soit l'influence chinoise dans l'histoire québécoise.

La Chine est partout, c'est normal après trois millénaires de mondialisation. Au Québec, elle est présente depuis son existence. Cavalier de la Salle croyait la découvrir au-delà des rapides, le jésuite Lafitau, aux prises avec l'orientalisme naissant, présumait que les Amérindiens étaient les descendants des tartares chinois. Soie, thé et porcelaine endimanchaient la bourgeoisie proto-québécoise et Confucius était utilisé pour justifier les thèses républicaines de Papineau. Une fois les rails du C.P. posés, les Chinois devenaient la première communauté non judéo-chrétienne du Québec. Un musée chinois s'est ouvert à Québec (1877), un hôpital à Montréal (1918), puis ensuite une ribambelle de missions québécoises en Chine (1909-1955). De ces aventures, une dizaine de périodiques portant sur la Chine apparaissaient en plus d'une quantité de films, chants et prières. Ultimement, les maoïstes québécois des années 1970 seront les héritiers d'une inconscience historique perpétuelle communément appelée la sinophilie ou l'obsession de la Chine.

Il est vrai que les influences d'une jeunesse agitée au Québec proviennent principalement de la France (mai 68) et des États-Unis (guerre du Vietnam). La culture et la géographie sont des intervenants historiques incontournables. Il arrive parfois que cette logique de l'histoire soit défiée par les distances culturelle et géographique qui s'évanouissent ou disparaissent. C'est le cas de la Chine au Québec. Construite avec une constituante orientale omniprésente dans la culture, l'histoire québécoise,

malgré la géographie, absorbe l'épisode maoïste comme une autre manifestation de sinophilie.

Les textes de mes collègues du BHP stipulent que le maoïsme est une force importante au sein du radicalisme des années 1970 au Québec. Presque tous les auteurs du dossier sur l'histoire m-l au Québec affirment que le maoïsme était le modèle québécois à construire. Lucille Beaudry parle de « développement sans précédent des organisations d'extrême-gauche » de type maoïste, Charles Gagnon explique que « les Chinois en avaient fait la preuve » et que « la victoire était tracée ». Jean-Pierre Bibeau, Sébastien Degagné, Pierre Dubuc, Bernard Dansereau et André Valiquette affirment également que les maoïstes étaient « fascinés par la révolution culturelle chinoise ».

Le courant maoïste québécois a surtout influencé les arts comme nous le souligne Esther Trépanier. Il fallait « se réclamer du matérialisme marxiste et de la pensée de Mao Zedong pour justifier une pratique artistique ». Ainsi, même « les objets visuels s'alignent de la sorte du côté des films de propagande stalinienne soviétique, chinoise ou albanaise », explique Réal LaRochelle. « Cette conception est conforme aux enseignements de Mao », affirme David Milot qui cite *En Lutte!* pour exposer les fondements théoriques de l'art selon Mao et « les acquis historiques prolétariens concernant la culture » en Chine.

À l'instar de leurs recherches ou de leurs expériences personnelles dans ces groupes (que je n'ai pas connus), je me permets de souligner quelques points qui faciliteront peut-être la compréhension du phénomène maoïste au Québec. Tout d'abord pourquoi la Chine et enfin pourquoi le maoïsme ?

POURQUOI LA CHINE ?

L'effervescence de la jeunesse des *sixties* n'est pas un phénomène occidental comme semblent le présumer certains. Ce réflexe eurocentriste est encore bien vivant au Québec bien qu'il apparaisse déphasé avec la mondialité d'aujourd'hui. Dire que la jeunesse occidentale a transformé le monde est une affirmation gratuite dans la mesure où l'on ignore les deux tiers de l'humanité. En Chine seulement, plus de 150 millions de naissances sont enregistrées entre 1949 et 1962. À côté du baby-boom « occidental », la Chine s'offre un baby-big-bang. Étrangement, le modèle chinois n'est jamais établi comme conception du rôle de la jeunesse à l'échelle planétaire bien que plusieurs confirment l'influence de la Chine dans les arts, la culture, le militantisme et l'approche théorique de la révolution au Québec.

Avant l'arrivée des *sixties*, la Chine est omniprésente dans l'imaginaire québécois. Initialement depuis le début de la colonie, les classiques orientalistes sont importés en Nouvelle-France et des biographies de religieux en Chine surgissent des premières presses installées après 1763. Ajoutées aux indulgences depuis 1851, les aumônes pour la propagation de la foi servent surtout à la Chine, salut redemptif centenaire bien établi avant que les deux groupes marxistes prédominants du Québec, *En Lutte!* et la ligue communiste marxiste-léniniste du Canada qui deviendra le Parti Communiste Ouvrier (PCO), choisissent la Chine comme lieu de prédilection. Les petits chinois à 25 cents deviendront les gardes rouges de demain, le Québec devient le chef

de file mondial (au prorata) dans l'envoi d'argent et de missionnaires en Chine. Ces missionnaires d'une autre époque seront presque aussi nombreux que les membres d'*En Lutte!* et du PCO réunis ensemble, soit environ un millier.

L'imaginaire québécois est rempli par la Chine puisqu'elle représente le pays le plus étudié après la France et l'Angleterre (pour des raisons coloniales évidentes). Une centaine de monographies sur la Chine seront publiées au Québec avant l'ère maoïste.² À ces livres s'ajoutent des périodiques, films, conférences et chansons créés dans les années 1920 et celles qui s'ensuivent. La présence chinoise dans l'histoire québécoise est déjà donc bien établie avant l'arrivée des maoïstes.

Dans les arts et la culture québécoise, la Chine est représentée depuis plus d'un siècle. La littérature, le cinéma et le théâtre transpirent la sinophilie. Le premier film fiction sonore du Québec (*À la croisée des chemins*) sera tourné en partie en Chine. René Lévesque sera le narrateur de ce long métrage produit par Jean-Marie Poitevin, missionnaire en Chine et fondateur du Centre catholique de cinéma de Montréal. Avec ses collègues et sa passion pour la Chine, Poitevin filmera également la pièce de théâtre *La Folle Aventure* (1940) écrite par Fernand Schetagne, lui aussi missionnaire en Chine. Ainsi, comme le note LaRochelle, le cinéma québécois « pousse sur un terreau de militance mondialisée, qu'il est tout sauf une création spontanée du terroir ». Dans le cas présent, il est plutôt une création des sinophiles. Les films de Dufaux, Régnier et Carrières sont le prolongement d'une tradition cinématographique québécoise qui prend source en terre chinoise dans les années 1930. En ce qui concerne la peinture, même le graphisme du *Refus Global* sera inspiré d'un Orient timide mais présent.

La différence notable de l'emprunt chinois réside dans la pratique de l'art et la rigidité maoïste de sa représentation graphique. L'art devient au service des prolétaires, tout doit avoir le ton ouvrier. Les artistes, sans la crainte d'être expédiés aux camps de travail, aux prises avec ses contraintes doctrinantes furent les premiers à souffrir de la ligne maoïste. Trépanier souligne qu'il faut invoquer la politique des « Cent fleurs » pour s'autoriser à faire autre chose que du réalisme misérabiliste (ou triomphant) tandis que Milot rappelle que « l'art et la culture n'existent plus, ils sont devenus des instruments auxiliaires de propagande ». La commission d'agitation-propagande avait pour but de produire nos propres gardes rouges québécois, prêts à disséminer les temps nouveaux, ceux de la Chine rouge. Les maoïstes possédaient certains talents de propagandistes, il faut l'admettre : un tirage de 10000 copies est respectable, ce qui correspond au nombre d'ouvrages vendus pour le livre de Bonaventure Pélouquin intitulé *Débuts d'un missionnaire* (en Chine) publié en 1922.

Les premiers périodiques québécois qui traitent de la Chine apparaissent au début des années 1920. *Le Précurseur* (1920), *Missions franciscaines* (1923), *Les annales des missions franciscaines* (1929) et *Le Brigand* (1930) sont les premiers journaux d'une dizaine de périodiques traitant de la Chine. Les journaux *La Forge* et *En Lutte!* ne sont pas les premiers périodiques à s'intéresser à la Chine, bien au contraire, ils se sont avérés davantage comme des porte-parole du *Beijing Information* plutôt qu'un lieu d'échanges intellectuels sur la Chine.

La Forge tire son nom d'un poème de Mao rédigé dans les textes sur la démocratie nouvelle. « Le nouveau se forge toujours dans les luttes âpres et difficiles ». La

palme de l'aveuglement sinophile va à ce journal (PCO) qui suivait la ligne géopolitique de Pékin à la lettre allant même jusqu'à soutenir Pol Pot, et ce, jusqu'à la fin du régime sanguinaire. *La Forge* explique que « la victoire extraordinaire du peuple kampuchéen, à côté de celle des autres peuples indochinois du Vietnam et du Laos, ont (sic) porté un coup tellement dur à l'impérialisme américain, qu'il ne pourra sûrement pas s'en remettre. Ces victoires constituent un grand encouragement pour tous les révolutionnaires et progressistes du monde »³. *La Forge* ose même déclarer que les Chinois jouent du hockey communiste qui consiste à se ruer vers un joueur blessé afin de l'aider à se relever.⁴

La Forge ignore également les changements drastiques qui s'opèrent en Chine après la mort de Mao, préférant rester fidèle plutôt que de l'abandonner. *En Lutte!*, qui avait perdu confiance envers la Chine, se dissocie de Deng Xiaoping mais demeure toutefois fidèle à la « grande Albanie ». Se disant les vrais défenseurs de la Grande Révolution culturelle, *En Lutte!* s'inscrit en faux sur l'orientation politique des réformes économiques proposées par le leader chinois. Degagné explique bien comment nos maoïstes perdent confiance dans les révolutions chinoise et albanaise, pourtant si adulées dans un passé récent.

Il faut dire que les informations sur la Chine avant 1980 étaient truffées de propagande comme elles le sont parfois aujourd'hui. Par contre, vérifier par soi-même l'état de la révolution chinoise était pratiquement impossible, mais l'appuyer sans savoir exactement ce qui se passait demeure périlleux du point de vue critique. La-Rochelle, de retour d'un voyage d'Albanie, précise que « nous ne pouvions le savoir alors, tout au plus le pressentir inconsciemment ». L'appui des journaux *La Forge* et *En Lutte!* à des révolutions comme celle de Mao, du Cambodge et de l'Albanie démontre le manque de sens critique au sein de ces organisations qui ultimement les feront implorer. Si une inconscience est palpable dans ces mouvements, il est à s'y méprendre si cette inconscience est sinophile ou marxiste.

POURQUOI LE MAOÏSME ?

Jean-Pierre Bibeau explique comment l'adhésion au marxisme-léninisme mit fin à certaines pratiques contre-culturelles centrées sur le *sex, drugs and rock'n'roll*. Cette conversion de la contre-culture vers le marxisme ne fait pas l'unanimité puisqu'un parti Libertarien se présente à l'élection de 1981. Malgré cela, le « trip » orientaliste dont fait mention Bibeau dans sa genèse du mouvement maoïste est loin du modèle chinois des années 1960. Adopter le maoïsme nécessite l'abandon du mode de vie libertaire, en soi, il met en sourdine les frivolités *hippies* des marxistes. *Sex, drug and rock'n'roll* demeureront des plaisirs et des vices illégaux, sauf pour le rock, comme le souligne David Milot, les m-l ont finalement accepté légalement le déhanchement d'Elvis ; en ce qui concerne le sexe et les drogues, il faudra attendre.

Néanmoins, Bibeau souligne que la révolution culturelle était l'événement phare qui distingue le socialisme chinois du social-impérialisme soviétique. Le marxisme québécois pouvait alors exprimer sa spécificité, car les communistes canadiens souffraient de l'alignement sur l'URSS. Les marxistes semblent avoir choisi le maoïsme, car il s'avérait un adversaire redoutable devant le communisme soviétique. D'une

idéologie légitime et concurrente, le maoïsme permet aux radicaux d'affirmer que leur révolution est vraie puisque l'URSS a démontré ses excès impérialistes. *En Lutte!* proclame : « Manifestons notre internationalisme prolétarien en dénonçant les visées guerrières de plus en plus menaçantes du social-impérialisme contre les pays d'Asie et contre la Chine, son irréductible ennemi »⁵. La Chine apparaît donc comme un outil idéologique qui servira également à dégager une spécificité marxiste au Québec. Elle agit aussi comme facteur déterminant dans la division de la gauche au Québec, entre le PCO et *En Lutte!*, sans oublier les féministes.

Les féministes marxistes du Québec pouvaient toujours trouver refuge dans l'exemple chinois où la révolution était accompagnée d'un changement remarquable du statut de la femme (déjà entamé pendant la période républicaine : voir *Le Précurseur*, octobre 1927, où les missionnaires québécoises proposent Mulan comme modèle de la femme moderne). Comme le souligne Beaudry, « la transformation radicale de la société ne peut plus se faire en faisant l'économie de la question des femmes ». Tous les leaders chinois avaient compris cela, même Chiang Kai-Shek acquiesçait à voir son épouse Soong Meiling devenir la première femme à s'adresser au parlement canadien en 1943. Elle avait du doigté en relations publiques, une occupation traditionnellement réservée aux hommes chinois.

Néanmoins, les différences de société entre le Québec et la Chine empêchent une symbiose révolutionnaire féministe. Rarement a-t-on vu une garde rouge brûler sa brassière ou encore revendiquer le droit à l'amour libre (outre le droit de choisir son époux). Les changements encourus avec l'ouverture de la Chine et son urbanisation ont facilité l'effritement des traditions familiales en plus d'accélérer la mobilité des femmes sur le marché du travail. Divorcer n'est plus un crime de lèse-majesté et le célibat des femmes est maintenant un choix. Ces questions émergeront dans les années 1980-1990 en Chine avec l'apparition de la révolution sexuelle et les changements sociaux (surtout urbains) qu'apporte la politique nataliste. L'homosexualité en Chine est « ancestrale » et même un gouvernement diabolisé comme Beijing l'a compris.

Les féministes au sein des m-l avaient toutes les raisons du monde de vouloir quitter ces groupes. Le nombre de femmes dans les hautes instances du parti était faible et les priorités des m-l sur les questions des femmes étaient déjà monopolisées par le Parti du libre choix (en matière d'avortement) et d'autres regroupements féministes jugés non révolutionnaires. Finalement, si les féministes quittent les m-l, n'est-ce pas le signe que le maoïsme ne répond pas vraiment à la condition des femmes québécoises ?

DÉCLIN ET CONCLUSION

Comment expliquer ce soudain effondrement du maoïsme au Québec ? Est-ce que la sinophilie disparaît ? Pas vraiment, elle prend de nouvelles formes éclectiques représentatives des années 1980. Également, le quasi-monopole des m-l sur la sinophilie est lézardé depuis l'ouverture de la Chine. Alors pourquoi rester m-l quand on peut exercer sa sinophilie en toute quiétude. Plus sérieusement, Valiquette souligne

que la remise en question des acquis de la Révolution culturelle achève le mouvement maoïste. Plusieurs autres raisons expliquent la désaffection pour le marxisme : la démaoïsation de la Chine, la question nationale québécoise, la carrière, l'âge des partisans, la perte d'illusions, etc.

Aucun auteur explique la piètre performance des maoïstes aux urnes comme facteur déterminant dans le déclin des m-l. Pourtant, les résultats électoraux de la plus grande organisation maoïste du Québec, le PCO, ressemblent à une contre-performance du Bloc-Pot. Comme le souligne Dansereau, quelque 260 votes dans une première élection partielle (où les bénévoles étaient probablement plus nombreux que les voteurs), c'est peu. Les 4 956 votes recueillis à l'élection générale de 1981 (33 candidats) représentent la moitié de ce que le Bloc-Pot (22 candidats : 9 944 votes) a obtenu en 1998 et moins du quart des 22 904 votes (56 candidats) pour 2003. Si la ligue communiste s'est dissoute pour devenir le PCO au moment qu'elle a jugé opportun, le message politique d'aujourd'hui commande d'attendre les conditions gagnantes.

Est-ce véritablement la vérité marxiste de Mao qui fait trépigner les m-l, ou plutôt l'expression favorable envers la Chine qui représente un modèle de décolonisation ? Peut-on concevoir le maoïsme comme une révolte envers le clergé missionnaire, jugé impérialiste et détenteur du pouvoir de l'ordre ancien sur la sinophilie ? L'agnosticisme confucéen ou l'athéisme maoïste convenait-il au sécularisme foncier des années 1960 et 1970 au Québec ? Les maoïstes québécois représentent-ils une transmigration sinophile historique ou bien étaient-ils l'antithèse du passé ?

Milot explique que Marcel Simard, le réalisateur du film *Il était une fois le Québec Rouge*, se demande pourquoi des milliers de jeunes ont adhéré à un mouvement aussi sectaire. À la lueur des textes présentés et du film de Marcel Simard, il semble qu'aucun auteur n'arrive à une réponse vraiment satisfaisante. J'ajoute ma voix à ce capharnaüm en soumettant l'idée que c'est la sinophilie historique du Québec qui est un facteur déterminant dans l'attrait du mouvement maoïste et qu'en plus, elle façonne la spécificité du marxisme québécois.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. L'auteur a publié chez VLB un livre intitulé *Le lys et le lotus : le Québec et la Chine 1650-1950*.
2. Serge Granger, Janusz Przychodzen, Vijayalakshmi Rao, *L'Extrême-Orient dans la littérature du Québec*, site web <http://www.sociocritique.mcgill.ca/orienteb.htm>.
3. *La Forge*, 9 septembre 1976.
4. *La Forge*, 20 mai 1976.
5. *En Lutte !*, 25 septembre 1975, p. 8.